

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 10 (1865)
Heft: 7

Artikel: Le combat de Neueneck, 5 mars 1798
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-330541>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

dirigée par

E. RUCHONNET, capitaine fédéral d'artillerie; E. CUENOD, capitaine fédéral du génie.

N° 7.

Lausanne, le 1^{er} Avril 1865.

X^e Année.

SOMMAIRE. — Le combat de Neueneck, 5 mars 1798 (avec carte). —
Actes officiels. — Nouvelles et Chronique.

LE COMBAT DE NEUENECK, 5 MARS 1798 (¹).

Le gouvernement bernois, approuvé par son Grand Conseil, a décidé, il y a deux ans, d'élever un monument à Neueneck en mémoire du combat qui s'y livra en 1798.

Plus d'un lecteur des journaux qui annoncèrent cette nouvelle s'est peut-être demandé ce qu'était cette bataille, d'autres auront cru qu'il s'agissait d'une victoire remportée sur les Autrichiens ou les Bourguignons, et cependant ce fait d'armes, trop peu connu en général, est un des plus glorieux que nous connaissions pour nos milices, et nous n'hésitons point à le mettre au-dessus des victoires de Grandson et de Morat.

Dans ces dernières, les Suisses avaient l'avantage du terrain, et leur infanterie était supérieure à celle de leurs adversaires. Leur tactique surpassait de beaucoup celle des Bourguignons, ils étaient habitués à vaincre et ne doutaient pas du succès. Ils étaient de plus aussi bien aguerris que leurs adversaires.

En 1798, à part la courte campagne de Villmergen, les Bernois n'avaient pas fait la guerre depuis deux siècles, leur tactique vieillie ne pouvait se comparer à celle des conquérants de l'Italie, et les corps qui envahissaient la Suisse étaient tous tirés de cette armée devenue si célèbre sous le général Bonaparte. Du temps de Morat et de Grand-

(¹) Mémoire présenté à la Société vaudoise de l'état-major et des armes spéciales dans sa séance du 4 décembre 1864.

son, la Suisse était unie, ses conseils fermes et bien avisés ; en 1798, Berne combattait seule, ses conseils étaient divisés, les ordres et les contre-ordres se succédaient, on avait laissé se refroidir l'enthousiasme dont les milices étaient d'abord animées, on avait fait abandonner à ces dernières jusqu'au poste de Morat sans tirer un coup de fusil, la démoralisation commençait, le mot de trahison, semé par les révolutionnaires amis des Français et leurs agents, se répétait, l'armée bernoise allait se dissoudre et même assassiner quelques-uns de ses chefs.

C'est pourtant dans de semblables circonstances que fut remportée la victoire de Neueneck, victoire décisive puisque les Français durent abandonner le champ de bataille et qu'on leur prit 8 canons.

Il vaut donc certes la peine de raconter le combat de Neueneck et nous croyons, en le faisant, remplir un double devoir. En premier lieu de dire à nos confédérés de Berne que leur conduite dans cette mémorable journée excite notre profonde admiration, et que si Dieu destine à notre patrie une épreuve semblable à celle de 1798, nous ne demandons qu'une chose, c'est de nous conduire alors comme le firent les Bernois à Neueneck. Puis ensuite je veux, autant qu'il dépend de moi, faire connaître ce beau fait d'armes, afin que nos milices actuelles y prennent exemple au besoin. Le second devoir est d'en présenter à mes camarades une relation, afin qu'au besoin ils apprennent ce qu'on peut faire avec nos milices.

Nous avons extrait le récit qui va suivre de l'histoire militaire de Berne par feu M. Emmanuel de Rodt, capitaine d'artillerie ; nous avons de plus utilisé un mémoire de M. le professeur Lohbauer sur le même sujet. Les faits contenus sont donc tirés de ces deux auteurs. Nous ne revendiquons comme nôtres que les réflexions intercalées dans cet opuscule et les appréciations qui précèdent ou suivent notre récit.

Il est inutile de revenir sur les causes de l'invasion française en 1798 ; mais si tout cœur vraiment suisse saigne en pensant à ce que notre pays a souffert dans ces tristes moments, il n'en est pas moins bon de rappeler ces temps malheureux ; la génération actuelle peut apprendre par ces récits quels sont les résultats du manque d'union entre les confédérés, car Berne lutta seule contre l'ennemi sur son territoire, les petits cantons ne résistèrent que chez eux. Une autre leçon que l'on peut tirer de ces événements, c'est que nos milices, même en nombre inférieur, peuvent se battre avec avantage contre les meilleures troupes de l'Europe, pourvu qu'on mette à leur tête des officiers *capables, estimés et considérés* par leurs subordonnés. Les milices bernoises à Neueneck avaient à combattre une brigade de la fameuse armée d'Italie, leurs adversaires passaient dans ce momen-

pour invincibles aux yeux de presque toute l'Europe, et cependant ils furent complètement battus par des milices suisses, moins bien exercées que leurs ennemis, mais animées par le patriotisme et le courage innés chez notre peuple. Ces ennemis avaient cependant pour eux l'avantage du terrain et l'habitude de la guerre, leur artillerie était mieux servie et beaucoup mieux attelée que celle des Bernois. Il est vrai que les officiers de ces milices se montrèrent tous admirablement bien, et que si une partie de l'aristocratie bernoise commit en 1798 bien des fautes politiques, ses représentants à l'armée les rachetèrent amplement sur le champ de bataille en payant partout de leur personne avec la plus haute bravoure.

Le combat de Neueneck est encore une leçon de tactique pour les chefs de nos milices. En suivant avec attention ses péripéties, on y voit une application judicieuse des tirailleurs et surtout des carabiniers, l'artillerie y est employée avec discernement et l'infanterie, serrée en masse et encadrée par de nombreux tirailleurs, ne se laisse pas attaquer, mais aborde à la bayonnette l'ennemi qu'elle renverse ! Aller droit à l'ennemi sans beaucoup manœuvrer fut la tactique de nos ancêtres, et il ne faut pas que leurs descendants l'oublient, et les derniers combats de Palerme, lors de l'invasion de Garibaldi en Sicile, sont là pour montrer ce que peut la bayonnette entre les mains des Suisses !

Le colonel de Graffenried, chargé de défendre le poste de Neueneck, avait sous ses ordres, au 4 mars 1798, 3 bataillons, 3 compagnies d'infanterie légère, 3 compagnies de dragons et 12 pièces de campagne (pièces de 4 liv.). Son détachement était fort de 1800 hommes, plus l'artillerie, et formait une des brigades de la première division. Les deux autres brigades de cette division, l'une forte de 2200 hommes, était postée à Laupen ; l'autre, de 3000 hommes, à Gumminen ; le colonel Frédéric de Wattenwill commandait la division.

Lorsque le colonel de Graffenried, qui venait d'être nommé au commandement de la 1^{re} brigade, rejoignit son poste, le 4 mars au soir, il trouva la troupe dans un état critique, les soldats étaient presque tous ivres !

Les paysans des environs avaient, à bonne intention, envoyé des tonneaux de vin au bivouac ; on y buvait sec, mais on n'avait point placé d'avant-postes ; on n'avait pas davantage envoyé de patrouilles sur la rive gauche de la Singine du côté de Fribourg que l'on savait occupée par les Français (¹) ; bref, toutes les mesures de sûreté que

(1) V. Plan A, A.

doit prendre une troupe en position avaient été négligées. Trois compagnies, 2 de volontaires bernois et celle des volontaires de Zofingen étaient postées derrière le pont de la Singine avec deux canons (¹) ; deux bataillons et 10 canons bivouquaient sur le bord escarpé de la rive droite derrière Neueneck, les dragons sur les ailes (²) ; deux compagnies d'infanterie gardaient le bac de Thörishaus (³) ; la compagnie de carabiniers Tscharner était en réserve dans la forêt au-dessus de Niederwangen (⁴).

Il faisait clair de lune et le ciel était un peu couvert. Sur la rive fribourgeoise qui domine la position de Neueneck et d'où l'on pouvait voir toutes les dispositions des Bernois, se trouvait la brigade Pigeon. Son chef se décide à attaquer vers 1 $\frac{1}{2}$ heure du matin ; il avait sous ses ordres de 3 à 4000 hommes. Il fait jeter une grêle d'obus sur le camp bernois et, pendant que l'artillerie bernoise répond à cette attaque, que l'assaut est donné au pont, et que l'attention des chefs bernois se concentre sur ce point, les Français traversent sans bruit la Singine vers Flamatt et Gschick (⁵), débouchent par Flüh d'un côté et Grund de l'autre, et paraissent tout-à-coup sur les deux flancs des Bernois. Ces derniers surpris, et déjà se trouvant en désordre en suite des excès de la nuit, s'enfuirent en abandonnant leurs canons ; il était entre 2 et 3 heures du matin.

Le poste qui défendait le pont se conduisit admirablement, malgré la grande supériorité numérique de l'ennemi ; les volontaires reprennent à la bayonnette le pont qui leur avait été enlevé par surprise, mais ils durent naturellement se retirer lorsqu'ils apprirent que le gros était en déroute. Ne pouvant suivre la grande route que tenaient les Français, ce détachement remonta la Singine jusqu'à Thörishaus et rejoignit à Oberwangen.

Comme il arrive toujours dans un combat de nuit, les vainqueurs étaient eux-mêmes en désordre, il fallut se reformer ; c'est pourquoi l'avant-garde française ne suivit que lentement la retraite des Bernois. Pigeon fit faire halte au gros de sa brigade vers l'*Ober Strassacker*.

La compagnie Tscharner avait marché au canon jusqu'à la clairière de *Wangenhubel*, elle rencontre les fuyards, les laisse passer sans se laisser ébranler par leur exemple et prend position à droite, le long

(¹) V. Plan B¹.

(²) V. Plan B, B, B.

(³) V. Plan B².

(⁴) V. Plan B³.

(⁵) V. Plan A².

de la lisière de la forêt⁽¹⁾). Les Français portaient alors des culottes blanches, elles servirent de point de mire aux carabiniers lorsque l'avant-garde ennemie sortit de la forêt. Les Français furent reçus de telle sorte que la dite avant-garde rentra bien vite dans la forêt pour s'y mettre à couvert.

Le colonel de Graffenried atteignit Berne vers 5 $\frac{1}{2}$ heures, fit rapport sur ce qui s'était passé et demanda de nouvelles troupes pour arrêter l'ennemi qui marchait sur la ville. Vers 8 heures arrivèrent deux bataillons du régiment de Thun, cantonnés de Muri à Ostermündingen. L'un de ces bataillons (Manuel) avait combattu le 2 mars dans la montagne de Diesse, l'autre (Wattenwill de Montbenay) avait été dans le Vully avec le colonel de Rovéréa. Il ne restait de l'ancienne brigade de Neueneck que le bataillon Steiger, aussi du régiment de Thun, et les 3 compagnies de volontaires. A la compagnie Tscharner, ainsi qu'aux trois bataillons qui se rassemblèrent entre Berne et Bümplitz, se joignirent une partie du bataillon May, du régiment Emmenthal, qui avait combattu à Büren le 1^{er} de mars, plus une compagnie de chasseurs (Seiler) du régiment Aarau Brugg (elle avait pris part aux combats livrés dans le Jura au 1^{er} mars), la compagnie de carabiniers Schnyder, 2 compagnies d'habitants non bourgeois de Berne (*Haussleute*) et 3 canons sous le commandement du lieutenant Freudenreich, mort il y a deux ans, ancien capitaine grand-juge au 4^{me} régiment suisse à Naples. La compagnie de carabiniers Tscharner, qui s'était retirée jusqu'à la pointe de la forêt dans l'Inselwald⁽²⁾ en défendant pied à pied le terrain, se rallia au nouveau détachement qui atteignit ainsi la force de 2300 hommes. L'esprit de cette troupe étant excellent, le colonel de Graffenried se décide à attaquer immédiatement.

L'ennemi s'était mis en marche à 7 heures du matin, de sorte que vers 9 heures le premier détachement français arrivait aux environs de Wangenhubel à $\frac{1}{4}$ de lieue de Niederwangen, là où se termine la forêt.

Les Bernois se mettent en marche à 9 heures, et sortent de Niederwangen dans l'ordre suivant : sur la route 2 compagnies du bataillon Manuel, comme pointe, sous le commandement du major May, de Perroy. Elles sont suivies des trois canons de Freudenreich ; la compagnie de chasseurs Seiler à gauche ; dans la forêt, à sa gauche, la compagnie de carabiniers Tscharner. Ces deux compagnies suivirent la lisière du bois jusqu'à Oberwangen. Les deux compagnies *d'habi-*

(1) V. Plan C, C.

(2) V. Plan D, D.

tants (Heussleute) de Berne déploient à droite dans la forêt et sont prolongées par la compagnie de carabiniers Schnyder. Sur la route marche le reste du bataillon Manuel et les 3 bataillons Wattenwill de Montbenay, Steiger et May.

Les carabiniers de l'aile gauche des Bernois commencent le feu, ceux de la droite suivent immédiatement leur exemple ; les deux compagnies May de Perroy déploient à cheval sur la route et complètent ainsi la ligne de feux. A chaque position favorable la ligne s'ouvre, les canons s'avancent et font feu ; pendant qu'on recharge les pièces la ligne se reforme, et c'est ainsi que l'avant-garde française est refoulée jusqu'à la lisière de la forêt, derrière Oberwanghubel (¹), où elle est ralliée par un fort détachement de son infanterie. Cette lisière du bois de Wangenhubel fut défendue avec acharnement par les Français, bien qu'ils aient prétendu plus tard que la dite défense n'avait pas été sérieuse. Cette assertion ne s'accorde guère avec les pertes considérables que les Français éprouvèrent sur ce point.

Néanmoins, il est fort possible qu'ils eussent l'intention de céder dans cette position pour attirer les Bernois dans un guet-apens. Ces derniers se portent vivement en avant. Le terrain boisé des deux côtés de la route ne permettait aucune vue d'ensemble, de sorte que les Français ne purent parvenir à envelopper leurs adversaires, ce qui était aussi l'intention du chef bernois. Son plan était aussi simple que bien conçu : il fallait empêcher d'un côté ses ailes de trop s'étendre, et de l'autre de se tenir trop collées à la route. Ces ailes marchèrent en général à la distance de 6 à 700 pas de la dite route.

L'adjudant général Wäber, ancien officier supérieur au service de Hollande, qui fut tué l'année suivante au combat de Frauenfeld, commandait le centre ; quant aux ailes, on les abandonna à leur instinct naturel, ainsi qu'au coup d'œil de leurs officiers. On se fusillait à 20 pas de distance dans la forêt, mais la bayonnette et la crosse des braves Oberlandais décident promptement l'affaire, et l'on pousse l'ennemi jusqu'au Landstuhl, où se termine le bois. Vis-à-vis de la lisière de la forêt le terrain se relève et forme une colline au nord, droit à côté de la route. Depuis ce point, le terrain s'abaisse du côté de Neuenegg, d'abord en pente douce, puis à la fin en pente rapide vers la Singine.

Les ailes bernoises étaient demeurées quelque peu en arrière, en raison de la difficulté d'avancer dans une forêt presque sans chemins, lorsque les bataillons qui marchaient sur la route, poussant vivement en avant, débouchent sur le plateau.

(¹) V. Plan E, E, E.

A quelques cents pas devant eux, une forte ligne d'artillerie et d'infanterie française les attendait (¹) ; elle ouvre à l'instant un feu très vif de mousqueterie et de mitraille sur les Bernois. Ces derniers devaient être enveloppés ; le moment critique était arrivé.

Les premiers rangs hésitent, veulent reculer, mais, comme en 1712 à Villmergen, les officiers se jettent en avant et donnent partout l'exemple du mépris de la mort, ils sont suivis par des volontaires de tout âge, de tout rang, patriciens et paysans, gens d'opinions politiques les plus opposées, qui se précipitent sur leurs pas, le reste de la troupe suit leur exemple. Les Oberlandais, le bataillon de l'Emmenthal croisent la bayonnette, se jettent sur les Français, rompent leur ligne et s'emparent de la batterie. Les Français essaient d'envelopper les Bernois en faisant converger leurs deux ailes ; mais, au même instant, des coups de feu partent du coin du bois vers Natterhauss sur la droite des Français, et de Pfrundwald, près de Neuriedern sur leur gauche. Ce sont les ailes des Bernois qui arrivent sur le champ de bataille ; les Français sont eux-mêmes enveloppés. Ils essaient de se rallier derrière un petit bois en avant de l'ancienne maison d'école (Altes Schulhaus) (²), mais la compagnie de carabiniers Schnyder, qui a suivi la lisière du Pfrundwald, tombe encore une fois depuis Kapf (³) sur le flanc gauche de l'ennemi. Toute résistance cesse alors, les Français sont mis en déroute complète et rejetés de l'autre côté de la Singine ; les Bernois les poursuivent vivement et passent la rivière ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, ils escaladent les pentes opposées et se flattent déjà de reprendre Fribourg lorsque la nouvelle de la défaite du Grauholz et de la capitulation de Berne leur fut apportée. Ce fut à grand peine qu'on put arrêter les soldats qui, dans leur fureur, voulaient, malgré la sinistre nouvelle, marcher sur Berne et délivrer la capitale, et, sans la conduite brillante de leurs chefs, nul doute que dans ce moment ces derniers n'eussent partagé le sort du brave et malheureux général d'Erlach. Les soldats céderent enfin et furent licenciés, mais avant que ce licenciement fût entièrement accompli, aucun soldat français n'osa passer le pont de Neueneck ; ils avaient appris à connaître un ennemi qu'ils méprisaient auparavant.

La glorieuse affaire de Neueneck n'a pas sauvé Berne, mais qui sait si la bravoure qu'y montrèrent les milices ne pesa pas dans la balance, et si les vainqueurs ne se seraient pas montrés encore plus outrecuidants s'ils n'avaient pas reçu une aussi rude leçon ? D'un

(¹) V. Plan F, F, F.

(²) V. Plan G, G, G.

(³) V. Plan H.

autre côté figurons-nous l'armée bernoise au Grauholz conduite comme celle de Neueneck : la bataille était gagnée, les deux armées françaises battues, les confédérés revenaient à de meilleurs sentiments, l'invasion était repoussée. Tout cela était possible et le serait encore maintenant pourvu que tout chef suisse se place devant les yeux l'exemple de Graffenried et de Wäber au moment décisif.



ACTES OFFICIELS.

Le département militaire de la Confédération a adressé aux autorités militaires des cantons les circulaires suivantes.

Berne, le 11 mars 1865.

Tit.,

En considération de l'extension que prend la petite vérole en Suisse et à l'étranger, extension qui prend des proportions inconnues depuis l'introduction de la vaccination, il est à redouter que cette maladie ne sévisse aussi dans les écoles militaires de cette année et qu'elle ne se propage encore par les mouvements de troupes.

Le département militaire soussigné, bien qu'ayant pris, dès maintenant, sur différentes places d'armes, les mesures propres à recevoir les militaires atteints de la variole, ne peut pas se dissimuler que la première mesure à prendre est de garantir de l'épidémie les hommes appelés au service et de pourvoir ainsi à la sécurité publique.

Le moyen le plus simple et tendant à arriver autant que possible au but désiré est la revaccination de la troupe. Cette revaccination est pratiquée déjà dans la plupart des armées étrangères et il serait fort à souhaiter que cette mesure s'introduisît aussi chez nous, attendu que l'invasion de cette épidémie lors d'une mise sur pied considérable pourrait avoir des suites très préjudiciables.

Pour l'introduction de la revaccination pour les troupes qui entrent au service, deux voies se présentent naturellement, savoir : la vaccination à l'entrée au service ou la vaccination dans les cantons avant l'entrée au service fédéral.

Un examen sérieux de la question nous a convaincu que le deuxième mode de procéder est préférable, nous dirons même le seul praticable. Les motifs qui nous conduisent à cette conclusion sont les suivants :

1. Il est presque impossible de se procurer le vaccin nécessaire pour le nombre considérable d'hommes faisant partie d'une école fédérale, tandis que la quantité nécessaire se trouvera plus facilement dans les différents cantons pour la vaccination des détachements isolés. Il est douteux, en outre, que pour une consommation aussi considérable, on puisse toujours trouver du vaccin de bonne qualité.